

La langue des *bohémien*s contient forcément un nombre considérable de termes étrangers, empruntés à tous les pays du monde par lesquels ils ont passé. Les idiomes auxquels elle a le plus emprunté sont : le turc, le grec, le latin, l'italien, le valaque, le hongrois, l'allemand, l'esclavon, etc. Mais, au milieu de ces éléments étrangers, il est facile de reconnaître, dans la syntaxe et dans le lexique même de cette langue, une affinité irrécusable avec les idiomes indiens dérivés du sanscrit, et principalement avec le persan. Pour donner un exemple de cette ressemblance frappante, nous allons comparer quelques-uns des mots les plus usuels : le soleil, en bohémien *cham*, en indoustani *kam*; l'argent, en bohémien *rup*, en indoustani *ruppa*; les chevaux, en bohémien *bal*, en indoustani *bal*; la tête, en bohémien *schéro*, en indoustani *ser*; la main, en bohémien *uast*, en persan *dest*; le doigt, en bohémien *gushdo*, en persan *guchti*; la fortune, en bohémien *baxi*, en persan *bakht*; une tente, en bohémien *schater*, en indoustani *schater*, en persan *schadir*, etc.

On pourrait multiplier ces exemples à l'infini. On ne connaît point d'écriture aux *bohémien*s; on a cependant prétendu que quelques tsiganes de Hongrie en possédaient une. Quoiqu'il n'existe pas de littérature fixe, les *bohémien*s aiment cependant beaucoup la poésie, et ont de nombreux improvisateurs qui composent des vers en chantant. Les vers contiennent des allitérations, des rimes et des assonances, et, à cause des difficultés de l'improvisation, comportent de nombreuses licences poétiques. Nous citerons, comme échantillon, les deux vers suivants :

Mitidika, mitidika, wien tang quatsch!

Ba nu, ba nu, n'am tsche futsch.

Petite, petite, viens ici!

Non, non, je n'ai rien à faire là!

Bohémien de Paris (LES), drame en cinq actes et huit tableaux de MM. Adolphe Dennery et Grangé, représenté à Paris, sur le théâtre de l'Ambigu-Comique, le 27 septembre 1843.

Un artiste épris du pittoresque demanderait compte aux auteurs du titre qu'ils ont donné à leur drame : Quoi! leur dirait-il, ces grinchés, ces escarpes, ces caroubleurs, ces pégirots, ces rôdeurs de nuit, ces compagnons de la pince et du croc, tous ces marchands de chaînes de sûreté, tous ces ramasseurs de bouts de cigares, tous ces négociants en allumettes chinoises à un sou le paquet, tous ces fous qui se réfugient sous les ponts, tous ces hideux crapauds qui sautillent dans les ruisseaux de Paris, vous les appelez des *bohémien*s! N'avez-vous donc jamais vu les véritables *bohémien*s, les *bohémien*s authentiques, les *bohémien*s pur sang, que l'on rencontre aux alentours de Grenade ou de Séville, longeant le chemin blanc de poussière, silencieux et recueillis, nobles et fiers comme des rois d'Orient, mystérieux et mélancoliques comme la vieille Égypte, qu'ils regrettent sans doute, ces grands drôles aux noires prunelles, aux narines ouvertes, à la peau bronzée? Il y a loin des gitanos d'Espagne, des gypsies d'Écosse, des zigueners d'Allemagne, seuls *bohémien*s reconnus, à ces affreux et ignobles *voyous* que vous nommez Plure-d'oignon, Chalumeau, l'Abuti. Les enfants de la bohème ont toutes sortes d'industries suspectes, il est vrai; ils logent avec leur sauvage famille dans des tanières ou en plein vent, et, au besoin, ils donneraient peut-être quelques coups de navaja au voyageur attardé, mais ils ont leur hiérarchie, leur religion, leurs rites; leur origine se perd dans la nuit des temps; la poésie a jeté : n'importe! un manteau complaisant sur leur épaule fauve où brille une amulette; elle a idéalisé cette race orgueilleuse, restée pure et sans mélange à travers les siècles. Béranger lui-même a chanté leurs migrations; Decamps les suivait en crayon à la main, Callot les regardait avec une sorte d'admiration, Théophile Gautier n'a pas trop de paillettes à sa plume pour en semer leurs haillons portés avec tant de majesté... Et voilà que soudain (mais il est écrit que les dramaturges ne respectent rien et feront choir un à un, dans l'encre épaisse de leurs conceptions, nos fantaisies et nos rêves), voilà que soudain M. Dennery, prenant la plume, nous dit, hélas! non pas comme l'eût fait Musset, ni Gérard de Nerval non plus, ce qu'il entend par *bohémien*s. On aurait pu croire encore que par ces mots : *Bohémien de Paris*, il comprenait, lui et son collaborateur, une autre espèce de *bohémien*s non moins charmants, non moins poétiques que ceux dont nous parlions tout à l'heure, jeunesse folle esquissée par Henri Murger, et qui vit de son intelligence un peu au hasard et au jour le jour : poètes, journalistes, peintres, acteurs, musiciens, bataillon souriant et de belle humeur, qui aime mieux le plaisir que l'argent, et qui préfère à tout, même à la gloire, la paresse et la liberté, race aimable et facile, pleine de bons instincts, prompt à l'admiration, qu'un rien enlève et détourne, et qui oublie aisément le pain du lendemain pour la causerie du moment... Mais non, la bohème du boulevard est tout autre, et voici de quelle façon le drame nous dépeint la plèbe et l'aristocratie qui composent, selon lui, les *bohémien*s de Paris. C'est Montorgueil qui parle, Montorgueil, un prince de la haute pègre, qui est la cheville ouvrière de la pièce. Il est flanqué de son ami et complice Dignard, un fameux faiseur de mauvaises affaires, celui-là : les deux font la paire... de bo-

hémiens : « J'entends, dit-il, par *bohémien*s, cette classe d'individus dont l'existence est un problème, la condition un mythe, la fortune une énigme, qui n'ont aucune demeure stable, aucun asile reconnu, qui ne se retrouvent nulle part, et que l'on rencontre partout! qui n'ont pas un seul état, et qui exercent cinquante professions; dont la plupart se lèvent le matin sans savoir où ils dîneront le soir; riches aujourd'hui, affamés demain; prêts à vivre honnêtement s'ils le peuvent, et autrement s'ils ne le peuvent pas... Les *bohémien*s, vous les coudoyez à chaque pas dans Paris; les uns tiennent le haut bout de l'échelle, ils s'intitulent juriconsultes, ex-préfets de l'Empire, ou chevaliers de l'Éperon d'or... On les trouve à Tortoni, aux courses, et dans les coulisses de l'Opéra; les autres gravitent au milieu de l'échelle... Ce sont les prétendus réfugiés, les pique-assiettes et les mendicants à domicile... pauvres diables que l'on rencontre à la Bourse, au Palais-Royal ou près des poêles des cafés... Enfin, tout au bas, au pied de l'échelle, se tiennent les infiniment petits, la menue monnaie de l'espèce; ceux-là vendent des cannes, des chaînes de sûreté, ouvrent les portières... et *cætera*... et *cætera*... Enfin, il y a, tant de petits que de grands, cent mille *bohémien*s à Paris... cent mille oiseaux parasites, alléchés par le grain d'autrui... araignées de la civilisation, qui tendent leurs toiles pour y prendre les dupes... Ce spéculateur qui vous propose une affaire d'un million, et finit par vous emprunter cent sous... *bohémien*...; l'éditeur de ce journal qui ne paraît jamais... *bohémien*...; ce prétendu banquier qui vous invite à dîner chez Vêry et qui s'aperçoit au dessert qu'il a oublié sa bourse... *bohémien*...; enfin, cet homme que vous connaissez à peine et qui vous appelle son cher ami, en vous serrant la main... *bohémien*, *bohémien*... toujours *bohémien*... Et le soir, tout ce monde-là a déjeuné, dîné, a vécu, après s'être réveillé sans un sou. Voilà, si vous le permettez, qui ressemble à s'y méprendre à une page détachée des *Mystères de Paris*. Les *Mystères de Paris* ont inspiré les *Bohémien*s de Paris. M. Dennery a l'habitude de prendre le succès où il le trouve.

Ce Montorgueil, qui s'exprime en si parfait connaisseur, se promenait, un soir que l'argent manquait à son porte-monnaie, dans la campagne, aux alentours d'une petite maison dont il venait de voir sortir les habitants. Il franchit une haie, grimpe le long d'un arbre et pénètre dans l'appartement du premier étage; il y avait là un secrétaire bien fermé pour un autre, mais presque ouvert pour lui, et dans ce secrétaire deux piles d'écus, qu'il enveloppe à la hâte dans la première feuille de papier qu'il sent sous sa main; une heure après, attablé dans un restaurant de la ville, il déroulait ses écus, et il découvrait que l'enveloppe était une lettre... Cette lettre était datée des grandes Indes; et signée Didier, négociant de Tours, avait été rejointe par son fils aîné, presque son fils unique, puisque le plus jeune était, disait-il, perdu pour le monde et pour son père... Le vieillard écrivait à son lit de mort; il s'adressait à son meilleur ami, un millionnaire, Desrosiers, et acceptait l'offre que celui-ci avait faite d'unir leurs deux enfants. Montorgueil, en lisant ces détails, se rappela un certain Paul Didier, qu'il avait connu à Tours; c'était le plus jeune des deux frères; mais, comme la lettre lui apprenait que Desrosiers, parti depuis longtemps de sa ville natale, ne connaissait ni l'un ni l'autre des enfants Didier, une pensée subite s'empara de son esprit, un vaste plan se déroula tout entier devant ses yeux; les deux cents francs qu'il venait de voler, il les avait enveloppés dans un million; le lendemain même, plus décentement vêtu, il se présente chez Desrosiers. « J'arrive des Indes, lui dit-il, et je vous annonce le retour de votre futur gendre. Il est en ce moment à Paris, où le retiennent quelques affaires... » Cela fait, notre homme se met vite en campagne pour retrouver Paul Didier, qu'il sait être à Paris; ce dernier a été conduit par ses propres fautes à un état de misère et de honte tel qu'il en est réduit à venir coucher dans les bateaux où se réfugient sous l'arche d'un pont les infiniment petits de l'échelle de bohème. Le désir de briller, une ambition au-dessus de ses moyens l'ont entraîné à contracter des dettes. Délaissé, abandonné par ses amis, poursuivi par ses créanciers, il n'ose plus rentrer à son logis, où l'attendent un désespoir plus poignant que le sien, des reproches plus cruels encore que ceux de sa conscience. Huit jours déjà de ce cruel supplice se sont écoulés. Il a cherché du travail, mais on lui a demandé l'emploi de sa vie passée...; chaque soir le ramène parmi ces misérables cent fois moins à plaindre que lui, car, pendant qu'ils dorment, eux, de cruels souvenirs le tiennent éveillé... Une pauvre fille nommée Louise, qu'il a séduite, a dû tant souffrir de son abandon... C'est dans ce lieu singulier que Montorgueil retrouve Paul Didier, le fils cadet du négociant de Tours; c'est au moment où le désespoir le brise que la fortune est proposée au malheureux. Il peut sortir de la fange où il est tombé, par un procédé qui est encore le secret de Montorgueil. Il se laisse emmener. A peine a-t-il disparu, qu'une femme traverse le pont et s'élançe... C'est Louise! Louise que sauve de la mort, devinez qui? le frère aîné de Paul Didier, Charles Didier; lequel est aussi à la re-

cherche du jeune homme. On devine que toute l'action va reposer sur une tentative de substitution. Marier Paul au lieu de Charles à la fille de Desrosiers, qui a cinq cent mille francs de dot, telle est la combinaison plus ingénieuse que morale du sieur Montorgueil, qui n'exige pour ses honoraires que la bagatelle de deux cent mille francs. Mais Paul est honnête, il résiste. Pourtant, on lui arrache sa signature au bas d'un papier. Le frère aîné paraît à temps et s'empare de ce papier, qui lui est repris au tableau suivant, dans un cabaret borgne où il a la naïveté de venir. Une trappe se trouve sous ses pas, on l'y fait tomber. Puis le drame se déroule au milieu des invraisemblances de toutes sortes, invraisemblances que le spectateur a à peine le temps d'apercevoir, tant il y a de mouvement sur la scène; les mots plaisants, les situations comiques, les effets dramatiques se mêlent et se croisent de façon à ne pas laisser à la réflexion le temps de protester, si bien qu'au dénouement on est tout satisfait de voir (n'importe par quel enchantement, car c'est surtout au théâtre que la fin justifie réellement les moyens), on est satisfait de voir Charles Didier échapper à la mort cruelle que Montorgueil lui avait destinée, Paul Didier réparer sa faute envers Louise, qui a retrouvé son père, Montorgueil et les « petits bohémien » ses complices saisis par les soldats et dirigés vers les assises.

Ce drame a été le plus grand succès de l'année 1843, année féconde pourtant en solennités dramatiques, année où M. Ponsard, le dieu Ponsard s'est révélé, où l'on a vu briller tour à tour sur l'affiche les noms de ce qu'il y avait de plus illustre, de plus charmant, de plus spirituel, de plus habile, Victor Hugo, Alexandre Dumas, Scribe et Balzac. En mettant de côté toute question d'art, et prenant les *Bohémien*s de Paris uniquement pour ce qu'ils ont la prétention d'être, nous ne dirons pas que rien ne justifie la faveur extrême qu'ils ont obtenue du public; les applaudissements de la foule ont toujours au moins une raison de se produire, et, malgré les sifflets aigus qui accueillirent le premier soir l'ouvrage en question, connaissant les instincts des habitudes du boulevard, on s'explique une vogue que justifie la mise en scène : la foule veut être prise surtout par les yeux, et la preuve, c'est qu'il n'y a pas de féerie à décorations, à costumes et à feux de Bengale qui n'ait fait merveille. Le peuple de Paris est amoureux du beau, du brillant, du pompeux, précisément parce que son existence est précaire, obscure, misérable. Or, plusieurs tableaux des *Bohémien*s sont réellement magnifiques. Celui du deuxième acte, qui représente une perspective de la Seine prise au bas d'un pont par un clair de lune, a produit surtout un grand effet. Un panorama de Paris, vu des hauteurs de Montmartre, termine dignement le cinquième acte. Une ronde chantée par les bohémien, au deuxième acte, n'a pas peu contribué à populariser le drame de MM. Dennery et Grangé. Les orgues de Barbarie l'ont serinée au monde entier pendant plusieurs années. Voici les paroles de cette ronde pittoresque :

Fouler le bitume
Du boulevard, charmant séjour;
Avoir pour coutume
De n'exister qu'au jour le jour;
Lorsque l'on voyage,
Sur son dos, comme un limacon,
Porter son bagage,
Son mobilier et sa maison;
Vivre d'industrie, (bis)
Avoir sa gaité pour tout bien,
Et voilà la vie
Du vrai bohémien
Parisien.
Et voilà la vie,
Oui, voilà la vie,
Du vrai bohémien parisien,
Voilà la vie,
Voilà la vie
Du vrai bohémien parisien.
Oiseau de passage,
Il fréquente tous les quartiers;
Sans apprentissage,
Il fait plus de vingt p'tits métiers;
Mais l'pain qu'il suture
Aux bons jobards, aux gens bien mis,
Le soir, sans rien dire,
Il l' partage avec ses amis.
Vivre d'industrie, etc.
Après de nos belles,
Comme un volcan il est cité;
Pourtant avec elles
Il a très-peu de flâité.
Qu'un brun en ce monde
Lui fasse des traits et des noirceurs,
Il en prend un blonde
Afin de varier les couleurs.
Vivre d'industrie, etc.

Les *Bohémien*s de Paris ont été l'objet de fréquentes reprises. Une des dernières et des mieux montées a eu lieu au théâtre de la Porte-Saint-Martin, le 4 février 1865; mais elle a prouvé que le drame avait bien vieilli.

Acteurs qui ont créé les *Bohémien*s de Paris : MM. Chilly, Montorgueil; Albert, Charles Didier; Lacressonnière, Paul Didier; Matis, Crèvecoeur; Philippe, Bagnole; Laurent, Chalumeau; Prosper, Poplard; Adalbert, Plure-d'oignon; Mmes Deslandes, Louise;

Horienne Jouve, Artémise, etc. Acteurs de la reprise à la Porte-Saint-Martin : MM. Du Maine, Crèvecoeur; Latouche, Montorgueil; Laurent, Bagnole; Charly, Charles Didier; Alexandre, Plure-d'oignon; Mmes Juliette Clarence, Louise; Adorcy, Artémise.

Bohémien gentilhomme (LE), roman anglais par George Borrow. Ce roman appartient au genre picaresque, dont Fielding et Smollett ont laissé en Angleterre d'impérissables modèles. L'auteur, érudit, curieux observateur et anglican décidé, est la preuve vivante de l'intérêt que ne manque jamais d'éveiller le sentiment de la réalité. Avec son expérience, son savoir philologique, sa vie aventureuse, il aurait pu donner naissance à quelque traité sérieux sur le protestantisme et l'Eglise de Rome, à quelque système plausible de philologie comparée, ou enfin à quelque roman à grands épisodes, où il aurait transformé les bohémien, les fripons et les types populaires de son livre; mais le traité politique, le système philosophique ou le roman prétentieux serait peut-être allé dormir dans la poussière de l'oubli. M. Borrow a été mieux inspiré : il a raconté simplement ce qu'il avait vu, pensé, senti. Au lieu de présenter ses préjugés anglicans sous une forme dogmatique, il nous les a donnés pour ce qu'ils sont, des répugnances qu'il éprouve instinctivement contre l'Eglise romaine. Des préjugés, insupportables dans une œuvre abstraite, n'ont rien de choquant lorsqu'ils se présentent comme l'opinion d'une créature humaine qui a ses convictions particulières. Le roman en lui-même n'est autre chose que le récit des aventures d'un certain Lavengro, pseudonyme qui cache l'auteur lui-même; et ces aventures sont tellement nombreuses, que l'analyse en est impossible. Nous citerons, parmi les principales, la visite de l'homme noir, espèce de courtier en matière religieuse, qui fait pour le compte de l'Eglise romaine ce que M. Borrow devait faire lui-même plus tard pour le compte de l'Eglise anglicane. Cet homme noir a autant de manières de convertir son prochain que Panurge avait de moyens de manger son blé en herbe, et l'exposé de son système de propagande est des plus divertissants. Viennent ensuite des descriptions prises sur le vif de bohémien nomades, dans lesquelles on voit tour à tour défilier les plus curieux personnages : Gaspard Petulengro, Tacono Chikno et sa femme, etc. Les gypsies ont un sujet inépuisable pour l'auteur, qui ne tarit point en détails curieux et en remarques ingénieuses sur les mœurs et la langue de ce peuple singulier, sur ses origines et ses migrations. Après un séjour assez long au milieu des bohémien, Lavengro éprouve le besoin de changer de société et de reprendre sa vie errante. Nous voyons alors se succéder des apologues moraux, sous forme d'aventures, et d'où l'auteur tire d'ingénieuses leçons. C'est un cabaretier timide, qui n'ose pas demander à ses pratiques le prix de leurs consommations et dont la ruine est imminente. L'auteur lui donne le conseil de se servir de ses poings contre ceux qui ne le payent pas, et la fortune sourit au pauvre diable dès qu'il a suivi cet avis : image de la lâcheté et de l'admiration des hommes devant le succès et la force. Ensuite, c'est l'histoire d'un âne volé que Lavengro fait restituer par un voleur subtil comme ceux des faceties populaires de notre ancienne littérature. Puis, celle de l'homme qui n'a trouvé d'autre remède contre l'insomnie que la lecture des poésies de Wordsworth; la mésaventure du postillon rossé par un vénérable vieillard qu'il a insulté; l'histoire de ce vieux sinologue, qui s'est guéri d'un violent chagrin en tendant toutes ses facultés vers l'étude du chinois, qu'il a appris, non dans des livres, mais sur des porcelaines; et enfin celle de Murtagh, le séminariste irlandais, petit chef-d'œuvre que l'on peut comparer sans trop de désavantage aux meilleures pages du *Baron de Faneste* : toutes ces anecdotes sont autant de petits tableaux, de petits drames moraux vivement racontés et simplement écrits. M. Borrow, dit M. Emile Montégut, a ressuscité un genre littéraire inconnu depuis longtemps, et il l'a ressuscité, non pas artificiellement, comme on ressuscite telle forme rythmique ou comme on remet à la mode le rondeau ou le sonnet, mais naturellement, et comme étant le seul cadre convenable où pussent se ranger les observations et les acteurs de sa vie errante. Pour un esprit sain et judicieux, l'observation de la vie populaire, surtout l'observation de la vie vagabonde et des mœurs équivoques, entraîne toujours nécessairement la forme du roman picaresque... M. Borrow n'a pas adopté cette forme de parti pris, car aucune de ses pages ne trahit cette préoccupation. Il l'a retrouvée d'instinct, par le seul fait qu'il avait à exprimer des sentiments d'une certaine nature; il l'a retrouvée par la même raison qui la fit inventer jadis à Cervantes et à Mendoza, c'est-à-dire en vertu de cette nécessité qui fait trouver à l'esprit la forme naturelle à ses conceptions. Seulement, il faut, pour cela, que l'esprit ne soit pas faussé par l'ambition et préoccupé du désir du succès. C'est ainsi que M. Borrow est devenu, sans y songer, en quelque sorte le Quevedo et le Mendoza de l'Angleterre contemporaine. Le *Bohémien gentilhomme* parut à Londres en 1857, mais ce roman n'a point encore été traduit en français.

Bohémienne de Madrid (LA), nouvelle de